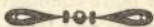


# MODES PARISIENNES.

## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — UN AMOUR EN PROVENCE, par THALÈS BERNARD (suite et fin). — LE CHATEAU D'IF, par madame LÉONIE D'AUNET (4<sup>re</sup> partie). — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Voici la saison de vogue pour la belle lingerie, on voudrait par cet été tardif être toujours en robe de mousseline, de jaconas ou de brillantine; on se hâte de revêtir ces blancs tissus sous toutes les formes, depuis l'élégant peignoir du matin jusqu'à la robe de mousseline à tablier brodé et à volants festonnés ornés de nœuds de taffetas rose paille ou bleu de ciel. Jamais les magasins de madame Daniel-Deray, à la *Couronne royale*, n'ont offert un plus frais assortiment de robes blanches; nous en avons vu de ravissantes destinées aux jeunes filles pour les jours de distribution de prix dans les pensionnats et les couvents: les unes fort simples en jaconas, corsages à la Vierge et jupes avec cinq plis; d'autres plus élégantes pour les pensions plus mondaines en mousseline avec sept ou neuf plis, les corsages faits en forme de fichu à la paysanne avec un volant bordé d'une valenciennes et formant bretelle; derrière et devant flottent deux nœuds de ruban taffetas de la couleur adoptée par le pensionnat, et les manches sont garnies de trois volants bordés aussi de valenciennes.

La forme des canezous et des mantelets et surtout leur ornementation varient chaque semaine à la *Couronne royale*. Un mantelet tout en engrêlures et petites valenciennes et zébré pour ainsi dire de rubans roses posés horizontalement nous a paru du meilleur goût. Une autre pour le matin était tout garni de ces applications de *toilettes-corbeilles* que nous avons décrites à nos lectrices. Les engrêlures se font aussi beaucoup aux bords des mouchoirs, alternées avec des rangs d'étoiles brodées au plumetis ou trois rangs de mouches égale-

ment au plumetis, puis au coin les chiffres ou les armes. On ne s'imagine pas à quel degré de perfection ont été portées ces broderies des armes, elles semblent burinées sur la batiste; la maison Daniel-Deray, qui fournit presque toutes les cours de l'Europe, est arrivée en ce genre-là à un degré de perfection inimitable; mais ce qui nous a le plus frappée, ce sont les belles jupes de dessous en jaconas brodé au plumetis ou à l'anglaise, et surtout celles en mousseline brodée en tablier sur tout le lé de devant, comme celle de la gravure de ce jour. Ces jupes d'un luxe inouï, et où la dentelle se marie souvent à la broderie, sont tout à fait adoptées pour les robes habillé et pour les robes de chambre de soie ouvertes; à ces jupes sont assortis comme broderie et dentelle les fichus et les manches de dessous. Les fanchons en points d'Angleterre ou en guipures se portent aussi de préférence en ce moment aux bonnets plus étoffés. Nous en donnons aujourd'hui à nos abonnées un excellent patron sorti de la maison Daniel-Deray, les jeunes filles pourront l'exécuter elles-mêmes en tulle de Bruxelles festonné au bord ou en léger filet.

Madame Célestine Quillet a fait pour ces temps chauds des robes de chambre flottantes en foulard vert chou, rose et bleu de ciel, à petits carreaux blancs, du meilleur effet. Nous en avons vu trois (dans ces diverses nuances) tout à fait jumeaux; il suffira donc d'en décrire un pour qu'on s'imagine les deux autres. Sur ce foulard bleu de ciel à carreaux blancs étaient posés, sur chaque bord des deux lés flottants par-devant, deux rangs d'effilés moussus blanc et bleu, et entre chaque rang d'effilé un ruban de taffetas bleu de deux centimètres de large posé plat; les mêmes ornements se répétaient sur les manches; le corsage tenait à la jupe, et se serrait à la taille par un large ruban de taffetas bleu; une grande pélerine, comme celle adoptée dans les pensions, garnie aussi d'effilé et de ruban, complétait cet élégant déshabillé, qui convient surtout aux tailles sveltes.

On sait que ces effilés moussus, d'un si joli effet, se trouvent chez Audoyer, à la *Ville de Lyon*. On voit aussi dans ce vaste magasin d'élégantes capotes du matin et de charmantes *béguines* en batiste écrue doublées de soie rose ou bleue, si nécessaires durant les séjours à la campagne. Les célèbres rubans bouffants ont été patronnés par M. Audoyer, et c'est main-



tenant à la Ville de Lyon qu'on les vend : c'est dire qu'ils seront adoptés par nos élégantes. Voici le moment où chaque jeune fille en pension prépare quelque charmant ouvrage en filet, en tapisserie ou en broderie; les soies, les cotons, les paillettes, les fils d'or et d'argent, les jolis lacets et les fines soutaches se trouvent dans une variété inouïe à la Ville de Lyon.

Humann vient d'inventer pour les hommes des jaquettes-redingotes charmantes et parfaitement commodes pour la campagne et pour les eaux. Celles pour la campagne sont en coutil ou en nankin, à grands boutons de nacre blancs; celles pour les eaux, en batiste écriue ou en fin piqué blanc à minces carreaux verts, ou couleur bois avec boutons d'ambre ou de malachite. Avec ces jaquettes, le pantalon, le gilet et les guêtres se font du même. Mais Humann ne se borne pas à ces habits de laisser aller; il vient d'expédier à trois fashionables qui sont aux bains de Bade des habits noirs et marrons de la coupe la plus élégante, le drap en est souple, léger, et se colle à la taille comme le gant à la main. Ce qui distingue surtout les habits d'Humann, c'est la coupe et l'aisance qu'ils laissent à tous les mouvements. Les manches de ces habits se font toujours sans parements; les devants sont très-évasés et les tailles très-longues. Les gilets à châle en piqué blanc très-fin, avec boutons de vermeil ou de pierre du Rhin, sont toujours les mieux portés. Les cravates blanches, toujours préférées pour soirée, le sont aussi en cette saison pour les toilettes de ville. A la campagne, ce sont les cravates en batiste d'Écosse rayées ou quadrillées de couleur.

Si Humann expédie ses habits aux élégants des eaux, madame Tilman y adresse de fraîches cargaisons de fleurs destinées aux toilettes de bal des femmes les plus à la mode. On danse beaucoup aux eaux cette année : on danse à Cotterets, à Biaritz, à Bade, à Aix en Savoie. En Allemagne on fait mieux que danser, on polke et on valse, et une robe de bal ne peut pas se passer de fleurs! Madame Tilman a composé pour ces robes d'été de ces merveilleux feuillages d'eau dont elle seule a le secret. Ces fleurs des lacs, ces herbes marines font tellement illusion, qu'elles semblent donner une fraîcheur glacée aux robes qu'elles garnissent. Les guirlandes des coiffures sont toujours assorties à celles qui ornent la robe. A côté de ces garnitures en feuillage d'eau, nous en avons vu en bruyère rose et en fuchsias d'un délicieux effet; puis d'autres en fruits si merveilleusement imités, que les petits enfants seront tentés de les mordre!

C'est le moment de l'année où l'on consomme le plus de gants. Il n'est pas permis par ces jours radieux d'être ganté avec négligence, les gants comme la chaussure doivent être irréprochables; les gants de chevreau de Faguer-Laboullée sont toujours des plus parfaits, comme souplesse et perfection de couture, ils ne laissent rien à désirer. Faguer-Laboullée a pour accompagner ces jolis gants des poignets de rubans et de den-

telles d'une distinction rare. Puis ce sont les beaux peignes d'écaïlle blonde que nous ne saurions trop vanter en cette saison, ils sont frais aux cheveux, comme le bracelet d'ambre, qui les assortit si bien, l'est au poignet. Mais à propos d'ambre, on lit dans les journaux de Berlin une nouvelle qui intéresse toutes les jolies femmes :

« L'ambre jaune devient d'année en année plus abondant sur le littoral prussien de la Baltique, et les travaux pour le recueillir prennent chaque jour de plus larges proportions. Dans le commencement, on accordait des permissions individuelles pour ramasser l'ambre jaune; plus tard le gouvernement traitait de gré à gré à ce sujet avec des entrepreneurs; maintenant on a divisé le littoral en plusieurs districts, et l'autorisation de recueillir l'ambre jaune dans chaque district sera mise aux enchères et adjugée au plus offrant.

» L'exportation de l'ambre jaune figure déjà pour une valeur notable dans notre commerce d'exportation. La Prusse en expédie jusque dans les pays les plus éloignés.

Si l'ambre devient plus abondant et moins cher, qui ne sera tenté de porter aux fêtes de cet hiver une de ces tuniques en gaze de Chine rose brodée d'or et d'ambre, comme celles dont nous avons parlé dans un de nos derniers bulletins. Dans notre prochaine cause-rie nous donnerons des ensembles de toilette, et nous décrirons quelques robes toutes nouvelles que fait en ce moment l'habile couturière qui a confectionné celles de la gravure de ce jour.

CLÉOPHÉE.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de mode sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

#### Détails du Dessin.

*Première toilette.* — Robe de taffetas gris perle; la jupe a trois volants brodés en application de tulle gris; la broderie est à points de chaînette en soie rose; les volants des manches, les barrettes du devant du corsage et les basques à dents arrondies sont brodés de même. Entre chaque dent des basques flotte un nœud de ruban taffetas rose et gris. Trois nœuds semblables sont posés sur les barrettes. — Fichu et manches de dessous en guipure. — Bonnet en guipure orné de nœuds roses.

*Seconde toilette.* — Jupe de dessous en mousseline toute couverte sur le lé de devant d'une riche broderie de Nancy. Robe en taffetas vert chou à grandes raies blanches parsemées de bouquets de roses; le corsage est à basques carrées; un large ruban taffetas, parfaitement assorti à l'étoffe de la robe, garnit le corsage et forme les nœuds qui fixent la robe ouverte à la jupe de mousseline. — Chemisette et manches de dessous en



point d'Angleterre. — Bonnet de la même dentelle orné de fuchsias.

### Détails du patron.

Le fichu à la paysanne se fait en mousseline unie ou brodée, et en tulle à pois; il se garnit en dentelle de trois centimètres de haut, et de ruches posées en brandebourgs. La fanchon se fait également en tulle et en mousseline brodés ou unis. On met au bord soit une toute petite malines, soit un picot; sur l'oreille, à la place désignée, on pose un nœud de velours ou de rubans.

## UN AMOUR EN PROVENCE.

(SUITE ET FIN.)

— Vous faites là un dur métier, mon brave homme! lui dis-je ne sachant de quelle façon entrer en matière.

— Oui, reprit le fossoyeur, aussi dur que ce sol de caillou; mais l'homme ne choisit pas sa destinée, sans quoi il la ferait moins rude apparemment.

— Il y a longtemps que vous exercez ce triste emploi?

— Nous faisons notre métier de père en fils depuis deux cents ans.

— Votre famille a là un triste privilège que peu de gens lui envieraient. En êtes-vous satisfait, vous, vieillard?

— Oh! je ne me plains pas dans ce moment-ci; en automne, on meurt beaucoup. Mais j'ai passé de vilains instants, où, plutôt que de vivre, j'aurais dû m'ouvrir une fosse auprès de ceux que j'enterre!

A ce moment, il s'éleva des chants confus du jardin attendant au cimetière.

— Voilà les ursulines qui chantent, continua le vieillard; cela me distrait toujours de les entendre, quoique leurs prières soient bien lugubres.

— Les religieuses qui habitent ce couvent, demandai-je, sont-elles nombreuses?

— Environ deux ou trois cents.... et il y en a de jolies, je vous le garantis!

— Elles sont heureuses! repris-je; elles vivent loin du monde, dans la pureté et dans la prière. Que ne puis-je mener près d'elles une vie tranquille!

Sans trop me comprendre, le vieillard répondit aux derniers mots de ma phrase:

— Oh! elles ne sont pas trop tranquilles depuis que madame Anne a fait venir deux de ses parentes qui font leur noviciat ici. Il y en a une qui est toute malade; rien qu'à la voir, on dirait qu'elle va trépasser. Chacun l'aime... pauvre ange, elle est si douce!

— Et l'autre? demandai-je avec hésitation.

— Oh! l'autre, répondit le fossoyeur, elle est vio-

lente comme le salpêtre! Si j'avais à choisir entre les deux, ce n'est pas celle-là que je prendrais. Pourtant je ne veux pas en dire de mal, car elle aime bien sa sœur; elle la choie comme un petit enfant!

— Vous pénétrez donc dans le couvent?

— C'est moi qui fais les commissions des sœurs, et je vais de la cave au grenier quand il me plaît.

Je pensai un instant à charger le vieillard d'une lettre pour ma chère Laure; mais je me rappelai la prescription qu'elle m'avait faite de ne plus chercher à la revoir, et, connaissant l'inflexibilité de ses décisions, je résolus d'attendre que le hasard me fournit un moyen de parvenir auprès d'elle.

— Mais, repris-je, en quoi l'arrivée des deux sœurs a-t-elle pu troubler la communauté? Bonnes et aimables comme vous les dépeignez, elles ont dû être bien accueillies par toutes les ursulines qui habitent le couvent?

— Voyez-vous, me répondit le fossoyeur, c'est qu'elles ont un grain dans la tête, comme nous disons ici. Quelquefois, pendant les offices, l'une ou l'autre sort tout à coup pour aller se promener dans le jardin, ou bien encore, agenouillées au pied de l'autel, elles pleurent ensemble sans qu'on puisse les consoler. La nuit surtout, c'est pis que le jour; on n'a jamais pu les soumettre au régime de la maison, et madame la supérieure y a renoncé par égard pour la sœur Marie, celle qui est malade. Elle dit que cela la remet de passer une partie de la nuit au grand air. Vous pensez si elle y reste jamais sans sa sœur! De sorte que madame Anne a fini par les laisser faire à leur tête, après leur avoir donné une chambre à part pour qu'elles ne troublent pas les religieuses par leurs allées et venues.

— Croyez-vous donc qu'elles soient folles?

— Qui en doute?.... si ce n'est pas de la folie de se lever à l'heure où tout le monde se couche, et de se coucher à celle où tout le monde se lève, je ne m'y connais pas! Il y a quelque chose de dérangé dans la cervelle des deux novices, et c'est malheureux, parce que leur cœur est bon. Ah! par exemple, tout ce qu'elles ont, elles le donnent aux pauvres!

Ici le vieillard, croyant avoir suffisamment travaillé sans doute, m'annonça qu'il allait boire un coup au prochain cabaret, en m'engageant à lui tenir compagnie. Je le remerciai, prétextant le désir d'entendre encore les chants des religieuses.

— Oui, oui, dit-il, à votre âge c'est naturel; mais au mien on ne vit pas de fumée: les chants, selon moi, c'est comme la fumée; ça s'élève en l'air, et il n'en reste rien.

Après cette judicieuse remarque le fossoyeur s'éloigna.

Les ursulines, en procession dans le jardin du couvent, à ce que je conjecturai du moins, car je ne pouvais les distinguer à travers la muraille de verdure qui me séparait d'elles, chantaient un *Stabat Mater* d'un maître inconnu, dont la composition originale avait dû être conservée traditionnellement dans la communauté. Entre toutes, je reconnus la voix mélodieuse de Laure



de Favière, que j'avais souvent entendue au piano dans les soirées du jeudi, à la maison de l'Isle : pour mieux dire, j'entendais sa voix seule, car mon amour absorbait toute chose dans une idée unique, dans un seul sentiment ; à mes yeux, tout ce qui n'était pas Laure n'existait pas. J'écoutai avec une sorte de stupéfaction les mots déchirants de cette prose barbare où le moyen âge a exprimé ses tortures. Les accents des religieuses, en harmonie avec l'angoisse qui me déchirait, agirent si fortement sur moi qu'un moment j'éprouvai de la crainte devant cette religion d'épouvante et de larmes ; pour la première fois de ma vie je frissonnai en croyant apercevoir le corps mutilé du Christ suspendu à la croix, et les saintes femmes, arrosées du sang de ses blessures, se prosterner en pleurs à ses pieds. Je levai les yeux vers cette voûte splendide où roulent les étoiles silencieuses ; ma prière, muette, demanda à l'intelligence infinie qui les gouverne des consolations et un appui fortifiant pour les angoisses de mon amour. Je sortis ensuite d'un pas tranquille, satisfait d'avoir déposé mon cœur entre les mains de Dieu. Quand je me retirai, les religieuses avaient depuis longtemps cessé de se faire entendre.

## IX.

La conversation que j'avais eue avec le fossoyeur me permettait d'espérer que je pourrais voir Laure dans une dernière entrevue, et, sinon lui persuader de fuir avec moi, du moins soulager mon cœur des sentiments douloureux qui s'y pressaient. Ceux qui ont aimé, véritablement aimé, se rappellent l'âpreté du désir qui tourmente l'âme quand séparée du seul bien qu'elle recherche, elle tend à s'y joindre comme à son seul but naturel ; alors le cœur plein de sanglots, la tête égarée et fiévreuse n'ont qu'un souhait, qu'une volonté, celle de ressaisir un instant de bonheur perdu, fût-ce au prix d'une éternité de souffrance ! Oh ! tous ne les ont pas ressenties, ces heures douloureuses où l'âme défaillante palpète dans un corps désolé : l'esprit cherche un baume dans les souvenirs ; on lit quelques lettres dont les larmes ont effacé l'écriture ; on pleure sur une boucle de cheveux ; si quelque réminiscence des jours passés vient frapper l'âme, comme une hirondelle au premier souffle du printemps, elle contemple tout à coup le paradis de ses rêves, elle revoit le songe effacé ! Alors l'exaltation de l'amour ne connaît plus de limites : il faut marcher ; il faut se précipiter, fût-ce à travers le sang et les pleurs ; il faut que les yeux s'ouvrent encore devant la créature qui les a fascinés et auprès de laquelle l'univers et Dieu ne sont que néant.

J'étais décidé à ne plus troubler Laure d'une passion qu'elle condamnait, mais je voulais déposer à ses pieds l'agitation de mon cœur, et me sentir encore pendant une heure ne plus exister que pour elle et par elle ! Pour pénétrer jusqu'à mademoiselle de Favière, je n'avais d'autres moyens que de me rendre par le cimetière dans le jardin du couvent. J'espérais que le ha-

sard me servirait à souhait, me réservant de faire plusieurs tentatives si la première venait à échouer. Par une superstition qu'on s'expliquera sans peine, je fis choix d'un jeudi soir pour l'exécution de mon projet, pensant que Dieu, attendri au souvenir des charmantes heures que j'avais passées dans la maison de l'Isle, ne refuserait pas de me protéger.

Dans la journée du jeudi, le ciel, qui avait été jusque-là d'une grande pureté, se couvrit de nuages épais qui me firent craindre un orage. Cependant, comme une nuit obscure devait m'être plus favorable, je résolus de tenter l'entreprise.

La soirée arriva ; après avoir parcouru vingt fois les rues voisines du cloître, j'entendis enfin sonner dix heures. Certain que la supérieure et la sœur tourière s'étaient retirées dans leurs cellules, je fis un grand détour pour gagner l'entrée du cimetière, où je pénétrai avec difficulté. La lune, qui courait capricieusement dans les nuages, s'était voilée tout à coup. Il me fallut chercher mon chemin au milieu des tombes, pendant que la bise qui commençait à souffler faisait entendre un murmure plaintif dans le feuillage des cyprès et des saules. Je restai une demi-heure immobile, attendant que la lune reparût au ciel, et je ressentis durant ce court espace de temps une agonie que je ne puis me rappeler sans épouvante. L'horreur de ce lieu désolé, les clartés fantastiques projetées sur les dalles funèbres, les gémissements du vent d'automne, tout me semblait appartenir à un autre monde.

Je m'approchai avec précaution de la haie de cyprès contiguë au jardin des nonnès ; j'écartai les rameaux qui m'enveloppaient comme un voile de deuil, et mon regard plongea dans l'asile mystérieux où les filles du comte étaient venues chercher un refuge.

Elles s'y trouvaient toutes deux. Comme autrefois sous les branches du frêne, Marie s'appuyait nonchalamment au bras de sa sœur, dont ses tresses blondes cachaient à demi le visage. Hélas ! l'œil même d'un étranger eût deviné, en voyant ces charmantes femmes, qu'une lourde destinée avait pesé sur elles. Marie était pâle, presque blanche ; elle avait ce regard terne des mourants, qui détournent leurs yeux des ombres de la terre pour contempler avec une aspiration plus vive les réalités du ciel. Pendant que je la considérais avec un secret remords, elle s'écarta un peu, soit douleur, soit lassitude, de sorte que je pus voir le visage de Laure resplendir aux rayons de la lune, qui brillait en ce moment de tout son éclat. Elle avait souffert, elle aussi, mais souffert comme les natures fortes, dont les luttes intérieures ne font qu'augmenter la beauté en imprimant sur leurs traits l'exaltation du triomphe.

J'oubliai en un instant toutes les impressions que l'isolement du cimetière avait fait naître en moi, et une hallucination d'un caractère différent me saisit. Il me sembla que j'allais quitter la terre pour monter dans une de ces étoiles vers lesquelles mon cœur s'élançait avec une foi si ardente ; la chapelle du couvent,



d'une riche architecture gothique, me paraissait construite de lumières et de rayons; aux rameaux des arbres, dont les feuilles miroitaient sous le vent d'orage, je voyais étinceler des fruits d'argent. Le grand bassin situé au milieu du parterre des nonnes, et sur lequel la lune projetait un glacieux lumineux, ondulait comme une nappe d'or fluide, tandis que Laure, la reine de cette création enchantée, se tenait immobile en face des éléments, qui s'inclinaient tour à tour devant l'aurore dont son large front était diapré.

Ébloui par cette vision, je ne pus résister plus longtemps au désir qui m'avait amené. J'oubliai l'effet que ma présence pourrait produire sur la pauvre Marie, et m'élançant aux pieds de Laure :

— O ma bien-aimée, lui dis-je, nous allons vivre ensemble dans les régions heureuses ! Dieu, qui a voulu éprouver notre amour, Dieu nous réunit pour jamais !

Le contact de la main de Laure, que je touchai par hasard, fit évanouir mon rêve. Sans me répondre, la fille du comte étendit un doigt vers le corps de sa sœur couché à ses pieds.

Je regardai Marie avec épouvante. Comme j'allais parler, Laure murmura d'une voix sourde ces seuls mots :

— Vous avez tué ma sœur !

Une heure après je rentrais à mon hôtel sans savoir comment j'avais quitté le couvent.

## X.

Il me tardait de fuir à la hâte cette ville malheureuse dont je n'entendrais jamais prononcer le nom sans frissonner. Mais où aller ? et qu'avais-je à faire désormais en France ? Il me semblait que je respirais une atmosphère brûlante et que des fantômes tristes ou menaçants se dressaient autour de moi. La malédiction de la seule femme que j'eusse aimée dans le monde, la mort de la seule femme qui m'eût aimé avec une entière abnégation avaient brisé en un jour toutes les forces de ma jeunesse. Je voyais se peindre à chaque instant dans mon esprit les scènes douloureuses qui s'étaient écoulées depuis le déclin de mon bonheur jusqu'au drame terrible qui venait d'y mettre fin. J'errais dans ma chambre avec un abattement profond, balbutiant toujours le nom de cette Laure tant aimée, mais sans y attacher d'autre idée que celle d'un effrayant souvenir. A chaque moment je chancelais comme si le corps de Marie de Favière eût entravé ma marche ; une sueur froide couvrait mon front lorsque, voulant saisir cet obstacle imaginaire, mes bras se refermaient sur le vide.

Je passai ainsi la nuit entière sans dormir, sans pleurer, séparé de toutes choses, de toute affection, même de mon Dieu. Lorsque les premiers rayons du soleil levant vinrent illuminer ma chambre : — Ah ! oui, pensai-je, Dieu existe.... je l'avais oublié. Mes yeux

tombèrent machinalement sur une grossière mappe-monde suspendue à la muraille. — Où aller ? continuai-je en moi-même ; le monde est grand et Dieu est partout, mais Dieu n'a pas de remède pour les douleurs que l'homme se crée à lui-même !

Je me dis que le plus long voyage serait le meilleur, et que la fatigue me distrairait de ma tristesse. J'avais toujours désiré voir l'Amérique du Sud : — Voilà une occasion ! m'exclamai-je à haute voix, c'est la Providence qui me la fournit ; adorons sa bonté. Je me croyais mort, je me trompais : comme le malade étendu sur son lit de douleur, j'avais encore la force de blasphémer.

J'employai la journée entière à écrire diverses lettres pour prendre congé de mes amis d'enfance, et pour leur expliquer en termes voilés les motifs de mon expatriation. Je leur annonçais qu'une grande douleur me tiendrait pour longtemps éloigné d'eux, et je les priais de ne pas m'oublier. En traçant ces lignes d'adieu, je sentis un reste d'attendrissement agiter mon cœur. — Allons ! me dis-je, la terre est pour l'homme un lieu de passage : nous nous retrouverons tous dans cette patrie céleste où les douleurs de notre vie mortelle ne sont plus que des ombres.

Ne voulant laisser aucune trace de mon départ de Pamiers et de la route que je me proposais de suivre, afin de ne pas avoir à subir des sollicitations qui devraient rester vaines, je résolus de gagner Saint-Gaudens en prenant quelque mauvaise voiture hors des murs, et je m'acheminai à pied vers la porte Sainte-Marie, située à côté de l'église du même nom. Un grand office, célébré dans la cathédrale, avait attiré tous les habitants dans la vieille ville. Je trouvai donc les rues désertes, et je n'eus pas le chagrin de rencontrer sur ma route ces visages dont l'indifférence semble une insulte au cœur navré. Je passai devant l'église Sainte-Marie ; un cadavre était exposé au seuil, sous la funèbre lueur des cierges, et la figure découverte, suivant l'usage de certaines contrées du Midi.

— Celui-là s'est mis en route pour chercher le Seigneur ! m'écriai-je ; il est heureux !

Comme je jetais un regard sur ce visage décoloré que les tentures de deuil rendaient encore plus livide, je crus saisir une étrange ressemblance qui fit trembler tout mon corps et plier mes genoux.

— Ma sœur, dis-je à une religieuse qui, placée auprès de la bière, récitait à voix basse les psaumes de la pénitence, ma sœur, quel est le nom de la personne que vous veillez ? La religieuse tressaillit en apercevant mon regard fiévreux. Au bout de quelques secondes, remise un peu de son trouble, elle me répondit : — La sœur Marie de Favière ; religieuse ursuline, repose ici, suivant son désir, sous la protection de sa glorieuse patronne, la bienheureuse Vierge Marie !

Je faillis tomber foudroyé ; en un instant tout mon passé tournoya dans ma tête comme un éclair. Déchiré de remords en présence de la femme dont j'avais causé



la perte, j'oubliai Laure elle-même. Les yeux fixés sur le cadavre, avec quelle amertume je me reprochais d'avoir pénétré chez le comte, et d'avoir jeté la désolation dans une famille qui m'avait accueilli fraternellement! Oh! s'il eût dépendu de moi de rappeler le souffle sur ces lèvres éteintes et dans ce sein glacé, j'eusse donné avec joie mon sang, mon amour même; j'eusse consenti à renoncer à ma bien-aimée pour ranimer la vie dans ces yeux tendres et doux dont les paupières froides voilaient maintenant l'éclat.

— Pauvre morte! lui dis-je en me mettant à genoux devant elle et en déposant sur le drap qui entourait ce beau sein que j'avais vu palpiter le sachet où était renfermé le bouton d'églantine, pauvre morte! prends le seul trésor que je possède au monde. Ce symbole d'un triste amour, emporte-le avec toi dans la tombe pour faire disparaître les traces d'une passion qui t'a brisée. Si la fatalité ne m'avait pas jeté sur ton chemin, tu eusses vécu d'une vie heureuse, comme un oiseau du ciel, au milieu des fleurs de la maison de l'Isle. La force mystérieuse que nous subissons sans la pouvoir juger t'a fait une existence pleine de larmes; pardonne-moi, car la mienne n'est pas plus douce. J'ai été dur avec toi, pauvre morte! parce qu'un amour aveugle remplissait mon âme; mais dans les étoiles où tu vas vivre, n'emporte pas de haine contre un frère qui a succombé sous le destin. Le cœur de la femme est fait de pitié et d'affection; prie donc ce Dieu qui t'a fait disparaître avant l'heure et dont la main m'écrase, d'alléger un peu mon fardeau. Si la vie t'a semblé lourde, tourmentée comme tu l'étais par un sentiment fatal; moi qui souffre du même mal, je te supplie d'implorer le Seigneur pour que la mienne s'abrège. Ah! blonde sœur des anges, tu étais descendue un instant sur la terre, mais l'air grossier qu'on y respire a étouffé la vie dans ton beau corps; j'ai été choisi pour servir d'instrument passif à la fatalité, regarde-moi avec compassion. Un jour n'est pas loin où Dieu te rendra dans le ciel ce que tu avais rêvé sur la terre; débarrassés du poids de la vie, nous nous élèverons tous trois dans les sphères radieuses où les âmes, n'ayant plus ni corps ni sexe, suivant la parole du Christ, peuvent s'aimer d'un amour pur et inaltérable!

Je me relevai plus fort après cette prière, comme si un bienfaisant pardon fût tombé de ces lèvres immobiles; j'embrassai la morte sur le front, et je m'éloignai en saluant la religieuse, dont les joues desséchées étaient baignées de larmes.

## XI.

En débarquant à Rio-Janeiro, je croyais avoir dit un éternel adieu à tous mes souvenirs: mais lorsque j'eus passé de lentes années à parcourir les savanes du Brésil, à lutter de vitesse avec les hardis chasseurs qui devancent les taureaux à la course, à étudier dans les tribus dispersées ce caractère héroïque de l'homme sauvage combattant la nature, je me sentis fatigué du

désert, comme je l'avais été autrefois de la société; j'éprouvai un secret désir de renouer ces liens mystérieux qui enchaînent le cœur de l'homme aux émotions de sa jeunesse, et qui l'étreignent plus fortement à mesure qu'il s'éloigne de celle-ci pour s'avancer vers la tombe. Dix années avaient passé sur ma tête depuis mon départ d'Europe; je me jugeai assez fort pour contempler stoïquement les images du passé. De retour à Rio-Janeiro, après une dernière excursion dans la Colombie, j'écrivis, comme pour me tromper moi-même en attribuant une part égale à tous mes souvenirs, diverses lettres à mes amis de France et une entre autres à Gustave de V... Mais le soin que je pris d'envoyer cette dernière par duplicata prouve assez que je n'avais rien oublié. Je restai environ un an sans recevoir de réponse, et je crus que l'indifférence ou la mort m'avaient enlevé mes vieilles affections. Comme j'allais repartir pour noyer mon ennui dans quelque expédition lointaine, le paquebot m'apporta enfin une lettre de Gustave. Après m'avoir gourmandé affectueusement sur mon long silence et m'avoir invité à revenir en France auprès de nos amis communs, il me transmettait des détails qui rappelèrent le trouble dans mon âme pour plusieurs mois. Son inquiète amitié n'avait cessé de suivre les traces de mon malheureux amour. Peu après mon départ le comte était mort en Angleterre, et Laure n'avait pas tardé à le rejoindre dans le tombeau, en exprimant le désir d'être inhumée auprès de lui, ainsi que sa sœur. Pour satisfaire à cette volonté, dès qu'elle eut fermé les yeux, les exécuteurs testamentaires firent exhumer le corps de Marie. A ce que m'assurait Gustave, le visage de celle-ci conservait encore à l'ouverture de la bière un reste de beauté. Sur son cœur reposait un sachet flétri par l'humidité de la tombe. On joignit précisément à ses restes mortels ce symbole d'un sentiment inconnu, puis l'on dirigea le cercueil de mademoiselle de Favière sur Bordeaux, où Gustave de V... voulut l'accompagner par amitié pour moi.

THALÈS BERNARD.

## LE CHATEAU D'IF.

### I.

Hyères. — La zone des calèches. — La zone des vinaigrettes. — La zone des chèvres. — Le monde dans une petite ville. — L'hôtel des *Iles d'Or*. — Le Prado de Marseille. — Ce que peuvent faire des ateliers nationaux. — Le château d'If. — De quelle façon on y va. — La petite musique et la grande. — Alexandre Dumas.

L'an dernier, je quittais Hyères; un délicieux pays, trop peu vanté, où malades et touristes ne vont cher-



cher que le soleil et où ils trouvent tout : depuis la campagne la plus pittoresque jusqu'à la vie la plus élégante.

Hyères, pour les antiquaires, c'est l'ancienne Pomponiana des Romains ; pour les malades, c'est la vallée bénie où l'air est toujours tiède et sain ; pour les voyageurs, c'est un coin de la Provence à peu près inconnu, dont on n'a lu le nom que sur des ordonnances de médecin et dont on a pris peur pour cela même.

Hyères est pourtant une petite ville à part et piquante, à moitié dans la sauvagerie, à moitié dans la fashion. Lorsqu'elle était fortifiée, elle se dressait fièrement sur la crête de sa montagne, au milieu des rochers, et ce n'aurait pas été petite besogne que de dénicher ce nid d'épervier.

Au moyen âge, elle a hasardé quelques églises à mi-côte, et plus tard le seizième et le dix-septième siècle ont bâti des maisons autour des églises. Depuis cent ans Hyères ne cesse de se laisser glisser sur la pente de sa colline ; si elle continue, dans peu on la verra se répandre dans la grande plaine qui la sépare de la mer.

A l'heure où je parle, la ville présente encore trois zones fort distinctes :

La zone inférieure, celle où débarquent les malades et les voyageurs : rues unies, horizontales, maisons blanches à persiennes vertes ; à chaque instant de charmantes femmes, à tournure parisienne ou à tournure anglaise, vêtues de velours et de satin ; des calèches à livrées et des escargots de lorette comme au bois de Boulogne ; des passants parlant français, anglais, allemand, italien ; le soir les fenêtres répandant au dehors la clarté des bougies et la mélodie d'une polka nouvelle, et dans la place le gaz éclairant et étonnant les palmiers.

La zone moyenne : zigzags-rues en pentes cailloutées, tortueuses, quelques-unes ayant le caractère architectural ; la *rue des Porches*, par exemple, sombre passage percé sous les anciens remparts, et qui serait un tunnel, si çà et là de larges coupures interrompant les voûtes ne vous montraient brusquement le ciel. Là on rencontre les bourgeois du pays graves, importantes, coiffées de dentelles et habillées de soie unie ; on voit les artisanes travailler en chantant sur le pas des portes. Adieu l'anglais, l'allemand, l'italien ; le français même a disparu : le patois règne ; un patois sincère et bruyant qui nous attaque énergiquement les oreilles ; plus de coupé, la chaise à porteur ; plus de calèche, la vinaigrette ; le réverbère qui est au gaz ce que la monarchie est à la démocratie, une lumière moindre, une lumière pourtant guide seule le soir le passant attardé. Après neuf heures tout volet est fermé derrière le balcon de fer.

Cette zone moyenne est la plus étendue, la plus peuplée ; elle renferme : la maison de ville, les églises, la promenade, la poste, le marché ; elle est, à proprement parler, la vraie vieille petite ville.

Au-dessus, c'est le bourg gothique qui se meurt. De grands arceaux isolés où se sont blotties des cabanes faites avec les rochers de la colline et les pierres des églises. Là les pentes sont devenues des escarpements ; on sent la montagne sous la ville ; les rues sont des escaliers, de véritables escaliers à larges marches. Pour habitants quelques pauvres familles, des bergers surtout et des chevriers ; partout la solitude, pas un promeneur ; force chats et force chèvres ; çà et là un mulet qui grimpe secouant des grappes de grelots, et, dans le coin des murs, dans les angles d'ombre que jettent les pans de ruines, des enfants ébouriffés et hâlés jasant au milieu des poules.

Leur habil mêlé au bavardage des commères poules est inintelligible, sauvage et charmant ; on ne sait même plus si c'est encore du patois. De distance en distance, dans les profondeurs de quelque baie ogivale, autrefois porte de forteresse, aujourd'hui porte de chaumière, on aperçoit une vieille femme qui file, une Parque. Au coin des carrefours, d'énormes aloès, des cactus épineux, toutes sortes de végétaux bizarres, hérissés et féroces. Le soir, sitôt le soleil couché, silence partout ; pas une lueur ; les enfants et les hirondelles, les chouettes et les vieilles femmes dorment dans leur trou de pierre. Ni un bec de gaz, ni une lanterne, ce n'est plus la démocratie, ce n'est plus la monarchie, c'est la féodalité. Nuit profonde. Jean Paul voyait le monde dans une goutte d'eau, il me semble que je suis pardonnable de le voir dans une petite ville ; pour moi, Hyères est un symbole complet.

La ville d'en haut, c'est la ville morte, c'est autrefois. La ville du milieu, c'est la ville vivante, c'est aujourd'hui. La ville d'en bas, riche, harmonieuse, cosmopolite, radieuse la nuit comme le jour, c'est l'avenir.

Au-dessus de toutes trois se dresse la crête de la montagne, dont la nature de Dieu a repris possession. Quelques assises des vieux remparts romains et du premier château, enfouis dans les hautes broussailles, voilà ce qu'on a à ses pieds : la pointe de Porquerolles, l'ermitage de Belle-Coste, les douces pentes d'Alme-marre, trois ou quatre vallées demi-ouvertes, comme des corbeilles pleines d'olives et d'oranges, toutes les maisons de la ville coiffées de leurs tuiles rouges regardant curieusement par-dessus la tête les unes des autres, les trois îles d'Hyères, et au loin la mer immense et bleue ; voilà ce qu'on a sous les yeux.

Hyères, soit dit en passant, possède un des meilleurs hôtels connus : l'hôtel des *Iles d'Or*, très-capable de donner la main à l'hôtel des *Princes* de Paris par-dessus toutes les auberges de France.

En quittant Hyères, j'avais deux grands jours à passer à Marseille ; or j'avais déjà été à Marseille, et la Canebière, la Major, l'hôtel de ville et Notre-Dame de la Garde n'avaient rien à offrir de nouveau à mon admiration ou à ma curiosité. Je me promenais. Pourtant, et le premier jour, je fis connaissance avec une des plus



belles promenades du monde; j'allai en voiture au Prado.

Le Prado est un produit d'ateliers nationaux organisés dans la même pensée que ceux de Paris après la révolution de 1848. A la gloire de Marseille, à l'humiliation de Paris, les ateliers provençaux, au lieu de quelques fossés creusés et comblés, et de quelques talus déplacés dans un champ de Mars, ont doté leur ville d'une œuvre admirable.

Qu'on se figure une promenade où quatre voitures passent de front, formant une sorte de balcon gigantesque taillé dans les rochers de la côte. Les vagues, en déferlant, jettent leur écume jusque sur les pieds des chevaux, et mêlent leur murmure formidable et doux au bruit des roues glissant sur le sable; de temps en temps le joli visage d'une Marseillaise, coiffée d'un chapeau de madame Ode, se penche à une portière, et l'œil ébloui du promeneur erre de la mer splendide miroitant au soleil, aux charmants regards qui étincellent dans l'ombre des voitures. C'est enchanteur, et cela dure une demi-lieue.

Du Prado on aperçoit, à gauche, les riantes bastides de la plage de Montredon; à droite, la silhouette sévère des trois îles d'If, de Pomègue et de Ratonneau.

La vue de l'île d'If me fit songer que jamais je n'avais vu le château d'If; j'avais l'emploi de ma journée du lendemain : le lendemain, en effet, par ce même soleil qui brille toujours sur Marseille, même en décembre, je me fis conduire au château d'If.

On fait le trajet dans un de ces petits bateaux promeneurs nommés dans le Midi *raffios*. On est assis à l'aise sur des bancs couverts de coussins; on a un tendelet de toile à carreaux sur la tête, une natte sous les pieds : cela vaut pour le confortable le petit coupé parisien; de plus, au lieu de voir par la portière les piétons naviguant dans le macadam, on voit les grands vaisseaux voguant sur la mer.

Avec deux bons rameurs et un temps calme, la traversée dure une heure; ce fut pour moi une heure d'enchantement. La beauté de l'horizon, la douceur de la brise, le balancement du bateau, tout cela faisait murmurer en moi une foule de barcarolles indéfinies auxquelles un fredon bas et monotone des matelots faisait un charmant accompagnement. Ici qu'on me permette un aveu : la musique à la mode, la musique des salons et des concerts m'inspire une admiration honnête et modérée, mais j'aime la musique immense de la nature. La vague et l'arbre sont des lyres. Ces barcarolles qui sortent de la mer et entrent dans l'âme, puissantes comme l'une et douces comme l'autre, infinies comme toutes deux, ne ressemblent guère aux choses qu'on appelle de ce nom, et que de belles madames et de jolis messieurs, chœurs décolletés et cravatés, mêlent au clapotement d'un piano.

Pour moi, qui dit barcarolle dit barque; il me faut l'Océan, ou au moins le lac, ou au moins la rivière, et alors chantez-moi toutes les barcarolles que vous

voudrez, et, si vous ne les chantez pas, mon âme me les chantera. Quant aux barcarolles convenues des concerts, elles ressemblent aux grandes barcarolles du lac ou de la mer, comme ce cadavre traversé d'une épingle piquée sur un bouchon ressemble à un papillon, comme ce foin collé entre deux feuilles de papier gris ressemble à une fleur.

Je reviens maintenant à ma promenade.

Pour les Parisiens et même un peu, je crois, pour les Marseillais, le château d'If est le lieu à jamais célèbre d'où s'échappa Edmond Dantès, entouré de toute la féerie d'intérêt qu'Alexandre Dumas sait répandre sur ses héros.

Honneur aux grands esprits, créateurs et reconstruc-teurs. Pendant que, sous prétexte de fortifications, les ingénieurs militaires, ces inintelligents maçons, habillent l'antique château d'If de moellons neufs et de pierres blanches, Alexandre Dumas le revêt d'un prestige et l'enveloppe de terreur et de pitié. Cette grandeur sombre que les architectes officiels ôtent à la vieille forteresse, le poète la lui rend.

## II.

If, If, Hic. — François I<sup>er</sup>. — Fondation du château. — Ce qu'on mit sous la première pierre. — La Providence tient bien ses comptes. — Aspect du château d'If. — Le géolier. — Les cachots de Dantès et de Faria. — Les détenus de juin. — Inscriptions et sculptures. — Quelques noms. — Régime des détenus. — A propos d'un poète.

L'île d'If! Pourquoi If? J'avoue que j'ai l'esprit chercheur d'étymologies, et que je n'ai rien trouvé de bien satisfaisant sur celle-ci. Il y a des chroniqueurs qui écrivent : l'île d'If ou If; il y en a d'autres qui écrivent : l'île de Hic. De là deux explications : pour les uns, *If*, à cause des ifs qui couvraient l'îlot autrefois; pour les autres, *Hic*, à cause des marins latins qui, en arrivant à Marseille, apercevaient le rocher et criaient : — C'est ici!... *hic*.

Je laisse le lecteur choisir.

Jusqu'au seizième siècle, la petite île d'If était couverte d'une abondante végétation, des ifs, si vous voulez, et habitée par une prodigieuse quantité de gibier à plume. Les gentilshommes provençaux, grands chasseurs, comme on sait, et auxquels il ne manque que des chasses, se disputaient ce rocher; mais les rois de Provence n'en accordaient la jouissance qu'à leurs favoris.

Aujourd'hui les arbres ont disparu, les oiseaux ont déserté; à peine rencontre-t-on encore quelques maigres touffes de thym poussant entre les fentes du roc. C'est François I<sup>er</sup> qui a fait cette dévastation.

Lorsque Marseille eut si vaillamment repoussé les bandes du cardinal de Bourbon, François I<sup>er</sup> vint rendre visite à sa bonne ville. Marseille offrit une fête au roi; ce qui lui était facile, car Marseille a toujours deux fêtes perpétuelles à offrir à ses hôtes : son soleil et sa mer; ce fut donc une fête maritime.

Cette fête, minutieusement contée par les chroni-



queurs provençaux, figurait une bataille navale; mais quelle bataille! Toutes les sirènes dont Marseille abonde, toutes les Vénus de la renaissance groupées sous des tentes de pourpre, plus ou moins nues, couronnées de fleurs, attaquaient le galant roi avec des sourires; le roi répondait par des baisers. On combattait de cette façon et de beaucoup d'autres encore dans toute la rade. Les galères revêtues de brocart semblaient des barques d'or; les boulets étaient d'or aussi: c'étaient des oranges; dans la mêlée, le roi reçut une orange à la joue.

Un siècle plus tard, le grand roi a imité toutes ces choses dans ses fêtes nautiques et ses carrousels, mais avec quelque roideur. François I<sup>er</sup> est un Louis XIV, mais moins pompeux et plus aimable. Je ne parle ici qu'en artiste; si je parlais en historien, je ne comparerais pas les fêtes de Marseille aux fêtes de Versailles, je comparerais les estrapades aux dragonnades, et au lieu d'admirer je flétrirais.

Hélas! mystères des âmes royales, à quoi croyez-vous que songeait François I<sup>er</sup> au milieu de cette bataille d'œillades et de sourires? A conquérir une jolie femme? Non; à bâtir une prison.

Que remarquait le roi dans cette fête? Était-ce la charmante marquise de Castellane, la belle châtelaine du Luc, la vicomtesse de Certe, dont Marot a chanté les yeux vert de mer? Non, François I<sup>er</sup> remarquait l'îlot d'If, et il se disait dans son cœur: — On ferait là une bonne bastille.

Quelques jours après, le roi posait la première pierre du château d'If. Sous la pierre, on plaça une fiole d'huile, un flacon de vin, une boîte scellée remplie de blé, et une plaque en cuivre avec cette inscription: 20 décembre 1524.

De ce bouquet de verdure François I<sup>er</sup> faisait une masse de pierres; de ce nid d'oiseaux, où il n'y avait eu jusqu'alors que des chansons joyeuses et des ailes libres, il faisait un cachot.

Or, pendant qu'il bâtissait la prison d'autrui, la Providence préparait la sienne. L'histoire est pleine de ces leçons; le vrai nom de ces choses que les hommes appellent hasard, c'est justice.

Un an plus tard, en 1525, la dernière pierre du château d'If n'était pas encore posée, que la porte verrouillée d'une cellule de Madrid se refermait sur le vaincu pensif de Milan. François I<sup>er</sup> n'était plus un roi, c'était un prisonnier. Mais revenons au château d'If.

De loin, le faisceau de tours du château d'If apparaît assez fièrement campé sur son piédestal de rochers; de près, l'édifice est fort défiguré par les réparations.

On y arrive par des roches escarpées taillées dans le roc blanc; sur l'esplanade où se présente la façade, on rencontre d'abord une petite maison entourée d'un chétif essai de parterre. C'est l'habitation du lieutenant commandant la garnison du fort: quarante soldats et quatre artilleurs. Cette petite maison, une autre plus grande servant de caserne aux soldats et une sorte de

chaumière où demeure le géôlier, voilà les seules habitations de l'île d'If, outre le château.

Le jour où j'arrivais était un dimanche; sur l'esplanade, plusieurs soldats causaient avec quelques payses.

Le concierge quitta un groupe et s'offrit à me faire visiter les prisons. Je dis concierge, car décidément j'ai peine à nommer géôlier un homme blond, jeune, propre, rasé, d'humeur gaie, railleuse même, combinant le guichetier avec le cicerone, ayant pour fonction de garder la prison quand elle est pleine, et de la montrer lorsqu'elle est vide. Il prit les clefs et nous entrâmes.

La porte actuelle date de Louis XIII; elle est constellée de clous énormes comme il convient. Elle donne entrée dans une vaste cour carrée sur laquelle s'ouvrent les portes de toutes les prisons. Au milieu de la cour, une grande citerne à margelle basse, qui fournit, dit-on, la meilleure eau du pays; dans le coin de gauche, un enfoncement sous lequel on voit encore les vestiges d'un autel et d'un tabernacle Louis XV en bois vermoulu, dont les chicorées peintes en bleu-ciel achèvent de s'exfolier au grand air; à droite, un peron de pierre conduisant à un balcon orné d'une grille Louis XVI. Toutes les portes du premier étage s'ouvrent sur ce balcon, qui fait le tour de la cour. Cet ensemble n'a rien de triste et rappelle la disposition de certaines maisons suisses et italiennes. Lorsqu'on entre dans l'intérieur du monument, l'aspect change complètement et la prison apparaît dans toute sa sombre laideur.

Le concierge, en homme lettré, me fit d'abord visiter les deux cachots de Dantès et de Faria, les seuls cachots qu'on voie encore au château d'If, les autres sont ou murés ou changés en magasins de munitions de guerre; on ne les visite pas. Voici ce que c'est que ces deux cachots.

Mon guide, après avoir allumé une chandelle, me fit entrer d'abord au rez-de-chaussée, dans une grande salle obscure, et de là, par un couloir en pente et si bas qu'on ne peut s'y tenir debout, dans un caveau sans air, presque sans jour, étroit, humide, affreux; c'est le cachot de Dantès.

Le guichetier approcha la lumière d'une certaine place de la muraille du fond. Il y avait là une pierre un peu moins noire que les autres: — C'était, me dit cet homme, la dalle qui bouche la communication établie entre les deux cachots. Là-dessus il me fit un demi-chapitre de Monte-Christo, collaboration dont Alexandre Dumas ne se doute guère.

Du cachot de Dantès on passe dans le cachot de Faria, non en descellant la dalle de communication, mais tout bonnement en retraversant le vestibule. Du reste, tout le roman est arrangé là, attendant les visiteurs. Voici l'endroit où Faria écrivait, voici l'emplacement de son lit. Le digne concierge a poussé l'attention jusqu'à creuser un trou dans le mur, et il vous dit gravement: — C'est là que Faria cachait son manuscrit. Tout cela se paye en sortant.



Après la légende, l'histoire; après les cachots, les *chambres*. Ces chambres, c'est ainsi qu'on les nomme, ont peu de gaieté : ce sont d'assez vastes salles prenant jour sur la cour par de hautes lucarnes fortement mailonnées de fer; quelques-unes ont pour ornement unique une grande cheminée de plâtre semblable à une cheminée de paysan, où les prisonniers privilégiés obtenaient parfois le luxe d'un peu de feu; de mobilier nulle trace; partout les murs nus et la dalle froide.

C'est dans ces *chambres* qu'ont été renfermés les insurgés de juin; ils y ont passé treize mois. Partout dans le château d'If on trouve leurs traces; les pierres de la vieille prison portent presque toutes un dessin, une date, une sculpture, souvenir des détenus oisifs et patients.

Je ne sais pas si d'autres sont comme moi, mais ce qu'un homme a écrit dans une prison, sur une pierre, avec un clou, m'est sacré. Je le transcris sur la marge de mon livre de voyage; quelquefois je le garde dans ma mémoire. Que de rêveries, que d'aspirations, que de souffrances, que de larmes dans ces misérables lettres si péniblement et si profondément entaillées!

Pendant que le clou creusait la pierre, le malheur creusait l'homme.

Sur la margelle de la citerne, dans la cour, parmi beaucoup d'autres, je vis ce nom : Hémann, poète. Le mot poète m'arrêta; une ressemblance de ce nom avec un autre éveilla en moi un souvenir. Je songai à un autre prisonnier, et en regard de Hémann, poète, mon esprit mit : Hugelmann, poète. Qu'était-ce que Hugelmann? Un de ces enfants, un de ces lions dont je parlais tout à l'heure. Qu'avait fait Hugelmann en juin 1848? De quel côté des barricades était-il? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que c'était un noble esprit. Je n'accuse ici ni n'excuse personne; je plains tous les fanatismes politiques, le fanatisme des emprisonneurs comme le fanatisme des emprisonnés; d'ailleurs, je ne parle pas ici d'un insurgé, je parle d'un poète.

Quelle triste chose! Hugelmann avait vingt ans. Il avait une mère, il avait des sœurs, il était faible et malade.

Il faisait des vers, quelquefois de beaux vers; il était de cette race qui a besoin de fleurs, de soleil, de printemps, de l'aube, de gouttes de rosée dans les herbes et des rêveries mêlées à l'amour, et un coup de vent a jeté ce frêle enfant dans une casemate.

Lamennais, Victor Hugo, Lamartine essayèrent de le sauver : les poètes se penchèrent vers le poète.

Hugelmann comparut, pour je ne sais quel incident de prison, devant les assises de Vannes avec quelques autres détenus de Belle-Isle. Il ne s'y défendit pas; mais il défendit tous ses compagnons avec une âpre et touchante énergie. Il fut condamné. Pendant le procès, dans la prison de Vannes, il avait fait un drame qu'il dédia à Victor Hugo, à Béranger et à Eugène Sue. La dernière fois que j'ai entendu parler d'Hugelmann, il était dans un cachot de la casbah de Bône. Où est-il

aujourd'hui? Hélas! j'ai peur d'y songer, les poètes sont comme les rossignols, ils ne vivent pas sous les barreaux!

### III.

Un clou. — La plate-forme du château. — Ce qu'on y faisait. — Le bon vieux temps. — Un géolier d'imagination. — Les compagnons de Murat. — M. de Lajolais. — Les *messieurs* de l'armée du Rhin. — Moreau. — L'empereur clément et Dieu juste. — Mirabeau au château d'If. — Sa chambre. — Aventures du cerceuil de Kléber. — Tombée de la nuit. — Retour à terre.

Dans les salles du premier étage, comme dans la cour, il y a aussi des inscriptions; mais seulement près des lucarnes; il n'y a pas d'autre place éclairée, et le reste de la muraille des chambres se perd dans l'ombre. Dans une des plus petites chambres, j'ai remarqué parmi beaucoup d'autres un médaillon assez grand représentant des fruits, des raisins et des pampres.

Les fruits ont un relief bien rendu; les pampres se mêlent gracieusement aux raisins, c'est presque une œuvre d'art. J'ai lu ce nom : *Lorenzo Pietro Minatore*. Dans une salle formée par une des tours, salle ronde et très-élevée, on voit au centre de la voûte en coupole, dans un endroit qui paraît inaccessible, un énorme clou.

— Qu'est cela? dis-je au géolier.

— Ce sont les insurgés qui ont placé ce clou là-haut et sans avoir d'échelle; ils faisaient la pyramide humaine jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le plafond; cela leur a coûté bien de la peine : il y a près de vingt pieds; mais ils en sont venus à leur honneur.

— Et pourquoi tenaient-ils à mettre là ce clou?

— Pour qu'on le voie lorsqu'ils ne seraient plus ici, pour vous faire faire une question et amener l'occasion de parler d'eux.

Au-dessus des chambres, il n'y a plus que la plate-forme du château; on y arrive par une vis de Saint-Gilles, dont les marches sont si profondément usées que le pied s'y pose dans une sorte d'ornière. Cette plate-forme, d'où l'on découvre quatre lieues d'horizon, est la promenade des soldats du fort.

Autrefois elle avait une autre destination. On prenait un pauvre homme, un prisonnier, un condamné dans les souterrains du donjon; on l'arrachait à la nuit, à l'ombre humide, au froid sépulcral de la dalle; on le menait en haut, sur cette plate-forme, sur ce sommet éblouissant et joyeux, doré de soleil, caressé d'air tiède et libre, effleuré par le vol des oiseaux, entouré par la mer immense et superbe voûtée du ciel bleu; et là que faisait-on de lui? On le tuait. On l'inondait de vie un moment comme pour le plonger plus vivant dans la mort.

Cette plate-forme servait aux exécutions militaires. Le mur de la grosse tour est tout criblé de balles.

Choix bizarre et que j'ai déjà souvent remarqué ailleurs, tous les gibets jadis étaient dressés de la sorte



sur de hautes collines, devant des horizons splendides. Étrange idée qu'a la justice des hommes de venir s'établir au milieu des magnificences de Dieu.

A côté des trous de balles, je remarquai dans le mur, à une certaine hauteur, quelques crampons de fer tordus, rouillés, difformes, mais encore solidement scellés. Je demandai au géolier ce que c'était, il me répondit :

— C'est ce qui reste de l'ancienne potence.

Les trous de balles me font croire à la potence, et le bon vieux temps n'était pas à cela près d'un gibet de plus ou de moins. Cependant je dois dire que l'honnête concierge du château d'If brode volontiers sa prison. A l'en croire, il n'y aurait pas eu un prisonnier de quelque importance qui n'ait eu le château d'If pour auberge. Il fait tenir toute l'histoire dans sa ruine.

Il vous montre la cellule de M. de Lavallette, lequel pourtant ne s'est jamais évadé que de la conciergerie de Paris. Il vous montrera la chambre de Philippe-Égalité, la chambre de M. de Montpensier, la chambre de M. de Lajolais, lesquels n'ont jamais été enfermés à Marseille qu'au fort Saint-Jean. Pour peu que vous vous y prêtiez, il vous ferait voir le cachot de Napoléon et prendrait des airs d'Hudson-Lowe. A cela près un très-brave géolier.

Pourtant le château d'If n'a pas besoin de fables; en vérité, l'histoire lui suffit.

En 1815, on enferma pendant quelques semaines dans une des salles du premier étage tous les officiers composant l'état-major de Murat. Pour passe-temps ces officiers dessinèrent en noir sur le mur le buste de l'ex-roi de Naples et celui de la reine Caroline. Sur la face opposée, les insurgés de juin ont exécuté une large fresque qui représente la Liberté s'enveloppant dans un drapeau tricolore, tandis qu'à ses pieds expire sur une barricade un tout jeune homme, presque un enfant. Le tout est signé Caron, avec cette devise : *Fraternité*.

Cette fresque est l'œuvre capitale des détenus artistes; elle a dû exiger cette patience industrielle connue des seuls prisonniers; les tons bizarres qui font effort pour représenter aux yeux le rouge et le bleu du drapeau montrent qu'il ne manquait qu'une chose à la palette du peintre : des couleurs.

Ces deux pans de murs, dont l'un représente la face de Murat charbonnée par des soldats vaincus, l'autre la Liberté, peinte par des prolétaires proscrits; ce sont deux pages d'histoire qui se regardent et s'affrontent.

Mes yeux allaient de l'une à l'autre de ces murailles, et elles me faisaient l'effet d'être séparées par un abîme, l'abîme où la monarchie a disparu.

En bas il y a encore un petit tableau, toujours œuvre des détenus de juin. Dans celui-là la Liberté dépose des couronnes sur une tombe avec ces mots : « *Mânes des martyrs, reposez en paix.* »

Cette figure, cette déesse, comme on eût dit en 93, se retrouve là partout au château d'If; c'est qu'en effet

il n'y a pas dans les prisons une pierre dont le prisonnier ne fasse dans son cœur un autel à la Liberté.

Dans la grande salle dont j'ai parlé plus haut, il y avait eu avant les compagnons de Murat un compagnon de Cadoudal : Lajolais.

Le savetier Simon, qui tuait le Dauphin à coups de pied, et Hudson-Lowe, qui tuait l'empereur à coups d'épingle : c'est le même homme.

Je reviens à Lajolais.

Moreau était le grand général classique de la révolution, il battait l'Europe selon les règles; arrive ce fou, cet écervelé, ce romantique de Bonaparte, qui bouleverse tactiques et stratégies, ébouriffe Souwarow, déconcerte toute la vieille école du grand Frédéric, et improvise en quelques semaines, avec 25,000 héros va-nu-pieds pour collaborateurs, la plus gigantesque des épopées guerrières : la campagne d'Italie.

Ce Lajolais était un étrange et hardi aventurier politique. Il avait servi, il avait même été officier supérieur à l'armée de Rhin-et-Moselle. Comme tous ceux qu'on appelait *les messieurs de l'armée du Rhin*, il haïssait Bonaparte. C'est un curieux épisode inaperçu aujourd'hui, dans l'immense gloire militaire de ces temps héroïques, que la jalousie de l'armée du Rhin contre l'armée d'Italie.

Moreau tombe au second plan, l'armée du Rhin tombe au second plan; l'éclipse de tout le vieux système militaire se fait devant l'homme nouveau, astre de la guerre nouvelle. De là de profondes haines. Moreau en fut atteint; et ce fut cette jalousie qui le fit courir au-devant des complots de 1804, et qui le ramena en 1813 au-devant du boulet de Dresde.

LÉONIE D'AUNET.

(La fin au prochain numéro.)

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS : *Monsieur Bannelet*, comédie-vaudeville en un acte, de MM. Gaston de Montheau et Ch. Nutter.

M. Bannelet est un savant modeste, un humble professeur de droit romain, venu un beau matin de la province à Versailles, sous le règne de Louis XV, pour solliciter auprès du ministre de Maurepas la place vacante de surintendant des bibliothèques.

Il est par malheur arrivé quelques heures trop tard; depuis le matin, M. de Maurepas n'est plus ministre : disgracié pour son madrigal sur madame de Pompadour, il est remplacé par M. de la Vrillière, vers lequel se sont naturellement retournés tous les courtisans. Parmi les plus empressés on distingue un certain baron, chargé de présenter à la signature du ministre les pétitions et les demandes. Il tremble pour sa place et cherche les moyens de se faire recommander.



Bannelet erre dans les galeries de Versailles, cherchant à qui s'adresser pour être conduit auprès de M. de Maurepas, et le hasard le conduit dans l'antichambre du nouveau ministre.

C'est de là que le baron le voit sortir, et se rappelant l'expresse recommandation de M. de la Vrillière, qui un instant auparavant a congédié tout le monde pour être seul dans son cabinet, il en conclut que ce nouveau venu est quelque ami secret ou mystérieux dont il faut à tout prix gagner la confiance et la protection. Là-dessus il s'empare de Bannelet, le comble de politesses et le présente à sa nièce Henriette.

Bannelet se laisse faire. Il profite de l'occasion pour glisser sa pétition parmi les papiers destinés au ministre, et accepte comme sincères les offres de service du baron, qui le fait nommer immédiatement bibliothécaire. Le bon homme s'émerveille de plus en plus, mais il est brusquement réveillé de ses illusions par la nièce du baron et sa suivante Florine, qui lui apprennent que l'on caresse en lui l'ami présumé du ministre, et non le savant digne de récompense.

Cependant il profite de l'erreur du baron pour le faire consentir au mariage de sa nièce avec un jeune mousquetaire qu'elle aime, au lieu de lui donner pour époux un certain chevalier, autre courtisan fort peu aimable et fort peu aimé. Mais Bannelet avoue trop franchement qu'il n'a jamais vu le ministre, qu'il venait parler à M. de Maurepas, et non à M. de la Vrillière. Là-dessus, grande colère du baron et du chevalier, qui l'accablent de reproches, et veulent le faire mettre à la porte du palais.

Heureusement pour le professeur de droit romain, sa pétition, remise au ministre par le baron lui-même, a fait merveille. M. de la Vrillière demande à le voir pour le féliciter et lui donner la place qu'il sollicite. Bannelet obtient du baron confus la confirmation du mariage d'Henriette avec le jeune d'Estanges; le chevalier est éconduit, et tout finit bien pour le savant, qui doit en résultat sa position et son bonheur à la sottise et à la plate flatterie.

La pièce a été fort bien reçue; elle a été jouée avec entrain par Mutée dans le rôle de Bannelet, par Heuzey et Danterny dans ceux du baron et du chevalier: mademoiselle Marie a rempli le rôle d'Henriette, et mademoiselle Esther celui de la soubrette.

\* \* La réouverture de l'Académie impériale de musique est toujours annoncée pour le 15 du mois prochain. La représentation, ayant lieu le jour de la fête de S. M. l'empereur, sera donnée gratis. On jouera *Robert le Diable*, et l'on exécutera une cantate dont M. Belmontet a écrit les paroles sur la musique de la reine Hortense.

\* \* Madame Stoltz doit faire sa rentrée dans la *Favorite*. Les débuts de madame Donati dans la *Juive* auront lieu peu de temps après.

\* \* *L'Étoile du Nord* a été donnée vendredi pour la

dernière fois avant le départ de Battaille, qui va prendre son congé. C'était la soixante-quatrième représentation. La salle était comble, et le chef-d'œuvre a produit tout son effet sur le public. Annoncée encore pour le lendemain, la pièce n'a pu être jouée par suite d'une indisposition de Battaille, déjà souffrant la veille, et le théâtre a fait relâche. *L'Étoile du Nord* ne sera pas reprise avant le mois de septembre.

\* \* Victor Massé, l'auteur des *Noces de Jeannette*, écrit en ce moment la musique d'un ouvrage intitulé *Miss Fauvette*, et dont le sujet a quelque analogie avec la fable du *Savetier et le Financier*, à cela près qu'il s'agit d'un mari et non d'une somme d'argent pour faire taire la chanteuse incommode.

\* \* Le privilège du Théâtre-Lyrique est décidément conféré à M. Émile Perrin, directeur du théâtre impérial de l'Opéra-Comique, et qui, par conséquent, réunira les deux théâtres entre ses mains. Nous n'avons pas à juger la valeur du système, c'est l'affaire du temps et de l'expérience. Quant à l'homme, nous devons dire qu'on ne pouvait en choisir un plus capable, et qui ait fait ses preuves avec plus d'éclat. La prospérité extraordinaire dont jouit l'Opéra-Comique depuis que M. Perrin le dirige, prospérité qui s'augmente sans cesse, est un argument sans réplique en sa faveur et en même temps une forte présomption pour croire qu'il saura également faire prospérer le Théâtre-Lyrique. Déjà l'engagement de madame Cabel a été conclu pour cinq ans au prix de 40,000 fr. avec trois mois de congé. Il est convenu que la charmante cantatrice restera encore pendant la saison prochaine au théâtre dont elle a fait la fortune, ensuite elle passera à l'Opéra-Comique.

LÉOPOLD DANJEAU.

La Galerie de COSTUMES COSMOPOLITES, qui comptait déjà dix costumes russes et dix costumes turcs, vient de s'augmenter de nouveaux costumes des bords de la mer Noire, rapportés et dessinés par M. Laurens. Cet artiste continue la série de costumes de tous les pays sur lesquels se passent les événements de la guerre actuelle. On pourra donc, à l'aide de la Galerie *cosmopolite*, voir pour ainsi dire les peuples dont il est parlé chaque jour dans toutes les feuilles publiques.

LES PETITS ALBUMS POUR RIRE, à 20 centimes, obtiennent un fort grand succès, qu'ils doivent à leur bon marché, sans doute, mais aussi à la commodité de leur format, qui en fait un agréable passe-temps pour les voyages en chemin de fer, en bateau à vapeur et en diligence. Ces petites collections de dessins comiques forment aussi de très-gentils recueils pour les soirées de la ville et de la campagne.

Paris. — Typographie PLON frères, rue Garancière, 8.